

François Ansermet / Eric Laurent / Lectures Freudiennes Septembre 2011 Plaisir et Jouissance

Renato Seidl : Nous voilà trente ans après la mort de Lacan.

Notre rencontre, aujourd'hui, vient boucler la première série, le premier cycle de 'Lacan lecteur de Freud'.

Il a commencé en Novembre 2010 avec Marlène Belilos et Dominique Miller, qui ont commenté *Pulsions et destins des pulsions* et le Séminaire XI *Les quatre concepts fondamentaux*.

Depuis, toute une série de textes ont été abordés, dont les Séminaires de Lacan :

- *La relation d'objet*
- *Les Psychoses*
- *Le désir et son interprétation*
- *L'Acte psychanalytique*

et les textes de Freud :

- *Pour introduire le Narcissisme*
- *Le Moi et le Ça*
- *L'inconscient et le refoulement*
- *Analyse terminable et interminable.*

Aujourd'hui, François Ansermet et Eric Laurent vont faire des commentaires et des réflexions à partir de l'*Au-delà du principe de plaisir* de Freud, et du Séminaire XX de Lacan : *Encore*.

Nous commencerons ensuite la deuxième série en Novembre, avec Sophie Marret-Maleval et Beatriz Premazzi, et nous terminerons éventuellement, de nouveau, avec François Ansermet et Eric Laurent, s'ils sont d'accord et si les agendas réussissent à coïncider, à travers le Séminaire XXIII, *Le Sinthome*, et *Les études sur l'hystérie* de Freud, c'est-à-dire le début de la psychanalyse, les études de l'hystérie, et la toute fin, non de la psychanalyse, mais de la pensée de Lacan et de son enseignement.

Donc *Au-delà du principe de plaisir* et *Encore*.

Le titre de cette séance est *Plaisir et Jouissance*.

Freud a commencé ses premiers textes avec le principe du plaisir, dans la *Traumdeutung*, et le principe du plaisir s'est transformé vers un principe du déplaisir, surtout à partir de 1920.

Lacan prendra le concept de jouissance qui, d'une certaine façon, va nouer ces deux principes de Freud et les articuler avec d'autres concepts, dont le symptôme, surtout le langage et le désir.

François Ansermet est membre de l'ASREEP, et Professeur de pédo-psychiatrie à Genève.

Eric Laurent est membre de l'Ecole de la Cause Freudienne à Paris.

Ils ont des réflexions autour de science et psychanalyse, notamment Eric Laurent dans son livre *Lost in cognition*, où il y a même un débat avec le livre de François Ansermet, le chapitre 2 je crois. Je vous laisse la parole, mais auparavant Marlène va dire un mot.

Marlène Belilos : j'ajoute très peu de choses à ce qu'a dit Renato.

Comme nous sommes psychanalystes, nous savons qu'il n'y a pas de hasard. Cette réunion devait avoir lieu en Mai, puis en Juin. Pour des problèmes de calendriers, cela a été déplacé et tombe effectivement pour les trente ans de la mort de Lacan, à un jour près.

François Ansermet et Eric Laurent vous le diront : ça va mal !

Ce n'est pas un bon bilan, mais c'est ainsi. La société, ça va mal ! Et l'impératif : Jouis !

Nous travaillons là-dessus. Nous le savons.

Autre point, accueillir ici aujourd'hui Eric Laurent est un évènement pour nous, évènement exceptionnel. Nous voulions l'inviter depuis longtemps, c'était difficile car il était Président de l'Association Mondiale de Psychanalyse. Il a cédé ces fonctions, et nous pouvons bénéficier de sa présence. Je vous propose de l'applaudir car c'est tout à fait formidable.

Applaudissements

Eric Laurent : communication ..

M.B : oui, la communication, c'est mon domaine comme chacun sait !

Et comme chacun le sait, il n'y en a pas ...

Quand vous lisez, relisez probablement *Au-delà du principe de plaisir*, c'est un texte de Freud tout à fait particulier. On dit cela de chacun des textes, mais celui-là l'est dans la mesure où il cherche constamment les origines de la sexualité .. Il va essayer de nous donner des explications biologiques ..

François, dans *Au-delà du principe de plaisir*, il y a cette notion d'au-delà. Pour les Chrétiens, l'au-delà, c'est ..Après.

Freud parle de l'au-delà du principe de plaisir.

Pour moi, quelque chose y parle de la mort.

François a fait de cette problématique, dans ses conversations avec Pierre Magistretti, a interrogé cette précipitation involontaire dans l'*Au-delà du principe de plaisir* des énigmes du plaisir, énigme au sens où le savoir est une énigme selon la définition de Lacan.

Pourquoi l'homme n'en reste-t-il pas au plaisir ?

Quelle est cette attraction pour le déplaisir même ?

Il est vrai que lorsque les patients arrivent, ils demandent toujours : Pourquoi ?

Pourquoi ça ne va pas ?

Certains vous disent : j'ai tout pour être heureux mais ça ne va pas.

Certains trouvent des personnes qui .. 'On leur veut du mal'

Ce sont souvent les mêmes (patients).

Alors quelle est cette attraction pour le déplaisir ?

Impossible de répondre à cette question.

Il n'y a pas de réponse à ce Pourquoi ?

Freud, dans *Au-delà du principe de plaisir*, édition de la petite bibliothèque Payot, essais de psychanalyse, p. 113 :

' Comment déduire de l'Eros, qui conserve la vie, la pulsion sadique qui a pour but de nuire à l'objet ?'

Interroge Freud.

La lecture de ce texte, ligne à ligne, nous conduit à la recherche même de l'origine de la vie, à celle de la mort, de la sexualité.

Nous avons travaillé sur *Pulsions et destins des pulsions*.

Pour Freud, il y a toujours des pulsions qui s'opposent, contrairement à ce qui se passe, et il le répète dans ce texte à Jung, pour qui c'est effectivement une pulsion, le monisme de la pulsion.

En entretenant cette confusion, je dirais libido partout, libido nulle part. (Jung).

Freud met l'accent dans ce texte sur le fait que la pulsion revient à son point de départ, retour à un état antérieur, à une sorte d'équilibre, retour à l'inanimé dit François. Avec qui nous avons travaillé sur *Freud et la guerre*, pour un petit livre qui va paraître prochainement, livre sur la pulsion de mort.

Pour désigner cet au-delà, Lacan introduit la jouissance.

En lisant Eric Laurent, j'ai repensé à cette phrase magnifique de Freud, décrivant un moment de la cure avec *l'homme aux rats* :
' ... ce qu'il considérait comme un supplice, apparut sur son visage une jouissance de lui ignorée '.

Il est important de rappeler que c'est par la paranoïa que Lacan s'introduit à la psychanalyse, Nous parler de cet impératif de jouissance de cette civilisation de Lacan qui, dites-vous Eric Laurent, est la psychanalyse aujourd'hui. Vous dites qu'il a repris Freud pour le généraliser, qu'il a changé les paramètres de l'expérience tout en maintenant les résultats. De la pulsion il a gardé le quantum libidinal, et il a ajouté les prises de discours qui s'accrochent, s'arrachent, et c'est à partir de la jouissance féminine que se définit alors la sexualité.

Une phrase d'*Encore* :

..' Mesdames, vous ne nous dites pas tout.

Cette affaire du rapport sexuel, s'il y a un point d'où ça pourrait s'éclairer, c'est justement du côté des dames, pour autant que c'est de l'élaboration du pas-tout qu'il s'agit de frayer la voie. C'est mon vrai sujet de cette année, derrière cet *Encore*, et c'est un des sens de mon titre. Peut-être arriverai-je ainsi à faire sortir du nouveau sur la sexualité féminine.'

C'est, je crois, le propos d'aujourd'hui.

Je laisse la parole à Eric Laurent ou François Ansermet.

François Ansermet : je me réjouis d'entendre Eric Laurent, puisqu'il se déplace pour venir nous parler ici.

Le partage est vaste puisque nous avons reçu comme tâche, pour moi *L'au-delà du principe de plaisir* de Freud, et pour Eric Laurent *la jouissance* chez Lacan.

On peut dire peut-être que le terme de *jouissance* de Lacan est une reprise de *L'au-delà du principe de plaisir* freudien. Nous en discuterons.

Est-ce une nouvelle façon de visiter cette question de *L'au-delà du principe de plaisir* ?

J'ai choisi d'introduire brièvement, d'une manière un peu synthétique, la problématique freudienne, finalement tardive : en 1920, de *L'au-delà du principe de plaisir*.

On peut s'interroger : pourquoi 1920 ?

D'ailleurs Max Schur, dans *La mort dans la vie de Freud*, s'est également intéressé à cette question, autour de certains moments particuliers de la vie de Freud, et peut-être aussi un trajet autour du deuil, de la perte, d'une transformation politique et sociale complète du monde qui a entouré cette manière de penser la question. Comme d'ailleurs le *Malaise dans la civilisation*, en 29, est exactement au moment de la grande crise économique.

L'on peut dire que nous sommes pour le moins dans les textes d'actualité ! Puisque si notre époque peut être approchée d'une autre, il s'agit probablement de ces deux moments d'après-guerre monstrueux et de crise économique globale.

Pour Freud, la théorie a été largement centrée sur l'idée qu'il y avait un principe de plaisir. On connaît cette loi freudienne : l'excès d'excitation introduit du déplaisir. La décharge de l'excitation produit du plaisir.

Il y aurait un *principe de plaisir* qui a d'ailleurs été posé de façon assez complexe, probablement dans une certaine biologie de son époque, par rapport à une idée de régulation homéostatique, qui devrait avoir lieu grâce au fonctionnement psychique.

Souvenez-vous : dans *L'Expérience de satisfaction*, texte marquant de *l'Esquisse*, repris de manière différente dans *L'Interprétation des rêves* et autrement encore dans *Inhibition, Symptôme etangoisse*, il y a l'idée qu'au commencement est la détresse. *Hilflosigkeit*, l'état de détresse.

Ce qui pose la question de savoir comment définir cet état de détresse, *Hilflosigkeit*.

Est-ce un état de jouissance primordiale particulière du vivant, de l'excès du vivant ?

Il y a en tout cas quelque chose de l'en-trop, d'un trop-plein d'excitation, du vivant qui déborde le petit d'homme inachevé à la naissance. Qui doit trouver un certain moyen de s'en tirer avec ce débordement qui le marque.

Donc au commencement est la détresse, au commencement est le malaise, au commencement est l'inachèvement dans la construction freudienne.

Autre point important : son idée (à mon avis centrale, que l'on peut retrouver dans une autre lecture à faire de *l'Au-delà du principe de plaisir*) est qu'il n'y a pas de solution chez le petit d'homme pour sortir de cette détresse. Il n'a rien qui lui permette, seul, de décharger ce trop-plein, cette excitation qui l'habite. Pour décharger cette excitation, comme le dit Freud, il lui faut l'acte spécifique, l'action spécifique de l'autre humain *Nebenmensch*, qui va à la fois lui permettre de décharger cette excitation et d'accéder à un supposé plaisir, résultant de cette décharge, le faisant en même temps entrer dans le monde de l'autre qui lui préexiste. Monde préalable, monde du langage, de la culture, des symboles, de la civilisation .. Tout ce qui peut déclinier ce monde préalable. Au début, il y a le cri, le cri du vivant comme le dit Freud dans *L'esquisse*, repris par Lacan dans le texte du *Rapport à Lagache*. Ce cri du vivant, qui est non-sens, qui n'a pas de sens, qui est lié à l'excès, est transformé en appel par la réponse de l'autre, c'est-à-dire la réponse de l'autre fait entrer le petit d'homme dans le monde du langage qui lui préexiste.

Catastrophe ! À ce moment-là, tout ce qui fait le propre de l'humain entre ici.

Pour Freud, dans *L'esquisse*, ce n'est pas une catastrophe, mais l'expérience de satisfaction : une trace de l'expérience est inscrite, liée à un état du corps, un état somatique de plaisir. Et au fond, à travers cette décharge, il passe de la détresse au plaisir. Qui fait pour lui fonction de principe.

Si l'on suit cette première élaboration, de façon quelque peu anachronique, bien qu'en reprenant l'histoire de la physique et des sciences, la question de l'homéostasie soit postérieure, mais enfin jouerait assez bien avec cette époque, à savoir que la trace (comme nous le relevons avec Pierre Magistretti dans cette idée de l'expérience de satisfaction) a une fonction homéostatique, une fonction de régulation, et fait arriver au plaisir.

Bien sûr la question est de savoir si cette expérience est vraiment une expérience de satisfaction. Ensuite, tout un courant psychanalytique s'est développé sur l'idée qu'il y aurait une satisfaction première, jamais retrouvée, perdue, toujours à retrouver. Alors que cette satisfaction est, peut-on dire, rétro-projetée. C'est parce qu'il y a une insatisfaction que l'on peut rétro-projeter l'idée qu'il y en aurait une. C'est sur la base du fait d'être insatisfait, d'être dans le déplaisir que l'on peut éventuellement se dire que Marlène, ou Eric Laurent, lui, est capable d'arriver à cette possibilité qui nous échappe. Ou qu'un jour nous l'avons eue. On rétro-projette, on suppose, on fait une anticipation rétrospective dans un mouvement de futur antérieur, le temps logique passionnant du devenir et du développement : on pourrait dire 'Tu auras été satisfait. Tu auras eu du plaisir.' Rétro-projeter, sur la base d'un déplaisir qui ne cesse de se mettre en jeu dans la vie, l'idée qu'il y aurait eu, une fois, du plaisir.

D'où deuxième définition freudienne, à mon avis La définition freudienne du principe de plaisir, qui est plutôt un principe de non-déplaisir.

Il y a du déplaisir, mais tout de même une anticipation rétrospective, future antérieure, sur l'idée qu'il pourrait y avoir du plaisir.

Nous ne sommes donc pas dans le principe de plaisir mais plutôt, dans la construction freudienne, dans le principe de non-déplaisir. Il y aurait une tendance à ne pas chercher que le déplaisir.

Tout cela va se nouer dans ce texte de 1920, autour d'une notion (je fais des sauts de kangourou ! pour aller rapidement) principe de plaisir, expérience de satisfaction,

Deuxième temps : principe de non-déplaisir,

Troisième temps : échec du principe de plaisir.

Enfin, ce qui définit le principe de plaisir, dès 1920 chez Freud, c'est son échec. Il y a des évidences cliniques à cet échec : la compulsion de répétition, le masochisme, la réaction thérapeutique négative. Et plus tard, des évidences collectives : le malaise dans la civilisation, la destruction de l'humain qui dépasse, en amplitude, tout ce qui peut être imaginé. Aucun vivant n'est capable d'autant d'autodestruction ou d'hétéro-destruction que l'humain. Donc au lieu d'être dans le principe de plaisir, ou le principe de non-déplaisir, nous sommes dans l'échec du principe de plaisir. La supposée homéostasie du principe de plaisir est inatteignable, et non seulement inatteignable mais toujours dérangée. Enfin ce que révèlent l'inconscient, la vie inconsciente, la psychopathologie de la vie quotidienne, le rêve, le symptôme aussi bien, toutes les formations de l'inconscient, sont des manifestations de l'échec du principe de plaisir, c'est-à-dire de l'échec de l'homéostasie. Il n'y a pas d'homéostasie. Il n'y a qu'une homéostasie dérangée. D'où la question de Freud dans ce texte : Pourquoi ? Pourquoi cet échec du principe de plaisir ? Pourquoi, qu'est-ce que cet *au-delà du principe de plaisir* ?

Freud, je vais faire mon bref exposé là-dessus, a cherché une explication biologique. Je vous fais une petite confidence à ce propos : le livre que l'on a écrit avec Pierre Magistretti, *Les Enigmes du plaisir*, paru chez Odile Jacob, a été pour moi une lecture, une relecture infinie de l'*Au-delà du principe de plaisir*. Je l'ai dit parfois, j'ai lu ce texte de façon quelque peu mégalomane, comme si j'étais Freud ! Je suis à Vienne, en 1920, il y a eu la guerre, l'Empire est devenu un tout petit machin, Vienne ne s'en est jamais remise, elle est même devenue fasciste.. Et au fond, j'écris ce texte ! C'est une autre manière de lire Freud. On peut le lire en se disant qu'est-ce que la doctrine freudienne, on peut lire Freud en se demandant : qu'écrirais-je après avoir écrit cette phrase ?! En lisant Freud ainsi, l'on est plein d'étonnements. On voit le chemin de son raisonnement. Son raisonnement en train de se faire.

Je profite de la présence d'Eric Laurent, que j'estime beaucoup, avec qui l'on a des dialogues de différents types depuis longtemps, pour également poser abruptement la question : mais pourquoi Freud a-t-il eu cette idée d'aller chercher les évidences cliniques aussi majeures, faisant le propre de la psychanalyse malheureusement, du masochisme aux réactions thérapeutiques négatives, à l'anorexie, la compulsion de répétition, pourquoi a-t-il été chercher cela si fortement du côté biologique ? Il a vraiment eu une volonté d'expliquer le non-sens de cette affaire à partir du biologique. Autour de ce que je ne vais pas décrire, à savoir des unicellulaires par rapport aux pluricellulaires, de l'intoxication par ses propres déchets, de la tendance à la mort, du retour à l'inanimé, de la définition de la vie comme 'un détour sur le chemin de la mort' .. Les forces en jeu sont des forces de mort.

Pourquoi pas. Comme l'écrit Lacan dans le Séminaire XI, toute pulsion a ce mouvement de retour à l'état antérieur, de se boucler, toute pulsion a ce mouvement de retour vers l'inanimé. Enfin toute pulsion est pulsion de mort, il a d'ailleurs clairement écrit cette définition de la pulsion dans le Séminaire XI. Donc, au fond, dans la construction on voit ce retour à l'inanimé, ce retour à l'origine, cette tendance à la mort, ce constat d'échec de la vie.

En en discutant sur le plan philosophique, l'on pourrait dire Freud a une sorte de vitalisme à l'envers. Quand Bichat dit ' la vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort', Freud dit ' la vie est l'ensemble des forces qui conduisent à la mort'. Bien qu'un détour nous donne la même impression avec la définition de Bichat, Freud va chercher du côté de la biologie, avec un espoir du côté de la biologie. Il n'a pas quitté cet espoir en fin de texte. On peut se dire qu'à un certain moment, Freud est apparu, lorsqu'il a renoncé à *l'Esquisse* et à son point de vue biologique, ou bien qu'il a renoncé à son point de vue biologique dans *l'Au-delà du principe de plaisir*.

Pour moi, il n'a pas renoncé à son point de vue biologique, il a renoncé à la biologie de son époque. En disant : la biologie de mon époque ne me permet pas de donner une réponse.

Je cite :

‘ Les insuffisances de description s’effaceraient sans doute si nous pouvions déjà mettre en oeuvre, à la place des termes psychologiques, les termes physiologiques ou chimiques. En revanche, nous devons bien nous rendre compte que la nécessité de faire entrer les emprunts de la science biologique a considérablement accru le degré d’incertitude de notre spéculation. La biologie est vraiment un domaine aux possibilités illimitées, nous devons nous attendre à recevoir d’elle les lumières les plus surprenantes et nous ne pouvons pas deviner quelles réponses elle donnerait dans quelques décennies aux questions que nous lui posons.’

Donc un espoir au terme de ce texte, dans une explication biologique autour de cette question de *l’Au-delà du principe de plaisir*.

La biologie actuelle, je ne vais pas en parler mais juste traverser de façon asymptotique, en disant qu’effectivement l’on retrouve au coeur de la biologie actuelle la même question que Freud. C’est-à-dire la question du *Jenseits*. Je trouve que le *Jenseits* est plus intéressant que *l’au-delà*. Qui suggère toujours un côté transcendant. Le *Jenseits*, c’est *l’autre rive*. Et dans la conception freudienne, plaisir et déplaisir conjoignent dans *l’au-delà du principe de plaisir*.

Ce qui, soit dit en passant, est très étonnamment présent aujourd’hui dans toute une biologie, en particulier celle des processus opposants définis par Koob et Le Moal, qui mettent en jeu de façon surprenante un point de rencontre avec ce type de questionnement. Je me réjouis d’en discuter dans *l’au-delà avec Freud* ! Et de savoir ce qu’il pense des *processus opposants* puisque nous sommes tous destinés à rejoindre Freud un jour ou l’autre ..

L’idée des *processus opposants* est la suivante : dès lors qu’un système de plaisir se met en place (l’humain est mal foutu, pour dire les choses ..) un système de déplaisir. Et finalement, dans les questions des addictions, on finit par reprendre de la substance non pas pour avoir du plaisir mais pour limiter le déplaisir.

Donc les système de récompense et d’anti-récompense se mettent en marche simultanément. C’est une question intéressante autour de l’addiction. Peut-être faudrait-il, à la lueur de *l’Au-delà du principe de plaisir* et de cette biologie contemporaine, revisiter l’addiction. Comme le dit Jacques-Alain Miller, dans l’un des cours de cette année, l’addiction comme cycle de répétition qui ne s’additionne pas. Je trouve cette définition extraordinaire. C’est-à-dire que lorsque l’on est addictif, addictif même à lire Lacan, addictif à l’iPad comme Marlène, ou à la cigarette, il s’agit d’un cycle de répétition qui ne s’additionne pas. Si cela s’additionnait, l’on pourrait effectivement s’en sortir. Mais on ne s’en sort pas.

L’intérêt de revisiter *l’Au-delà du principe de plaisir* par rapport à l’addiction est de revisiter ces deux dimensions aujourd’hui en débat. Il y a ici des gens plus savants que moi sur la biologie, je n’aime pas parler de cela sans que cela soit en binôme avec Magistretti, je fais juste une parenthèse : la différence que fait Le Moal entre homéostasie et ce qu’il appelle allostasie : L’on passe d’un état homéostatique, de régulation, qui retourne à l’état d’équilibre, à un état allostatique c’est-à-dire un état d’équilibre, pseudo-équilibre de plus en plus couteux.

Ce qu’explique Le Moal pour faire peur à l’homme d’âge moyen qui s’inquiète de sa santé : quelqu’un ayant de l’hypertension, ne le sachant pas, a des pseudo régulations qui se mettent en place. C’est de plus en plus couteux. Un jour, il doit courir pour attraper son train à Genève .. Et poufff ! Il tombe sur le quai de gare car il est au bout de ses systèmes de régulation.

Donc distinction entre l’homéostasie et l’allostasie. Point que discute de façon très subtile Miller dans son cours du 14 janvier 2009, où il fait une distinction entre une jouissance-excès, à savoir la jouissance de type plus-de-jouir (Séminaire XI, Séminaire XVI), de ce qu’il appelle dans ce cours une jouissance-satisfaction. C’est-à-dire, je cite :

‘ Le rétablissement d’une homéostasie supérieure’

Donc un fonctionnement particulier d'un excès équilibré ou pseudo équilibré. Une version différente de l'excès.

Il fait cette distinction entre la jouissance-excès (jouissance classique du plus-de-jouir) de la jouissance-satisfaction équilibre. Au fond quelque chose mettant en jeu un hors sens .. Je laisse cela à la discussion, j'abrège.

Maintenant je reviens, j'ai fait du Freud-biologie contemporaine : je me risque à prendre l'allostasie, les systèmes de récompense, les *processus opposants*, plutôt que les unicellulaires .. Je pense que l'on peut avoir un point de vue critique sur cette question du fait de chercher du côté du biologique.

L'intervention que j'ai préparée, je vais juste la résumer, s'appelait : *l'Au-delà du principe de plaisir, un Au-delà du biologique*.

C'est justement parce qu'il y a un *au-delà du biologique* qu'il y a un échec des régulations homéostatiques.

On peut déjà dire que l'on est dans la pulsion et non dans l'instinct, l'humain tombe dans le monde, inachevé, sans mode d'emploi, déprogrammé, avec un programme qui le déprogramme : programmé pour ne pas l'être.

Deuxième point : il est dans l'inachèvement, la trace lui est nécessaire, d'où un double parasitisme. Je m'explique : si l'on se dit que l'autre est nécessaire à l'équilibration du vivant pour atteindre la satisfaction, du même coup tout ce qui est caractéristique de l'autre vient coloniser le sujet (donc le langage, les symboles, la civilisation) trouve être, le langage lui-même, un vivant qui vient coloniser le vivant.

De même, et réciproquement, l'on pourrait faire le fameux schéma du *graphe du désir*, c'est-à-dire il y a le langage qui traverse le vivant. C'est un double parasitisme : d'un côté le vivant est parasité par le langage, de l'autre le langage parasite le vivant et son fonctionnement.

On connaît en endocrinologie, on connaît dans toutes sortes de phénomènes limites de la clinique un moment considéré comme psychosomatique, comment un besoin peut être dérangé par un désir, comment tous ces fonctionnements avec les régulations contemporaines se mettent à dysfonctionner.

On peut donc peut-être se dire que ce parasitisme du vivant par le langage, pour abrégé, est à la base de *l'Au-delà du principe de plaisir*.

Si le principe de plaisir peut être pensé en relation avec les lois du vivant, *l'Au-delà du principe de plaisir*, je cite Lacan au début, Séminaire II :

' vacille au delà de tous les mécanismes d'équilibration, d'harmonisation, d'accord sur le plan biologique'.

Pour Lacan cet au-delà résulte du fait du langage.

'Il n'est introduit que par le registre du langage, par la fonction du symbole.'

Il dit déjà cela dans le Séminaire II, ou pourtant il y parle du cerveau comme organe d'homéostat. Il prend l'idée de l'homéostasie impliquant l'idée d'un dedans et d'un dehors. Il semble être dans une lecture très subtile de *l'Esquisse* très freudienne, mais l'on repère déjà cette idée que l'introduction du registre du langage par la fonction du symbole vient faire aller au-delà du biologique et au-delà du principe de plaisir. Avec le langage vient la fonction du symbole comme meurtre de la chose, c'est la mortification qui implique le symbolique. L'opération du langage est aussi tout ce qui fait aller au-delà des lois de la nature. Au fond, l'humain est un dénaturé par le fait du langage. Il est fondamentalement dénaturé. Ce qui introduit à toute la question de l'équivoque signifiante, du malentendu, du glissement de sens, finalement de l'erreur au-delà du biologique.

Ce qui serait caractéristique de l'humain est l'erreur. Le vivant humain, comme le disait Canguilhem, est caractérisé par l'erreur. Le cerveau n'est pas une machine homéostatique, c'est une machine à rêver comme l'a dit Lacan, c'est une machine à faire des erreurs. Si l'on admettait que le cerveau avait cette vision réductionniste d'en faire une machine. Donc la lettre est

univoque, ou le signifiant est équivoque, les deux opèrent sur le vivant, le modifient, le mortifient, l'altèrent. Le langage, je terminerai là-dessus, coupe par rapport au vivant.

Citation du Séminaire sur l'*Ethique* :

' La coupure instaure dans la vie de l'homme la présence même du langage. Cette coupure noue la question du langage à la question de la mort, en tout cas de la seconde mort, celle qui résulte du fait que le langage exige de lui, de l'homme, de rencontrer de ceci qu'il n'est pas.'

Cette phrase vient tout à fait à propos, pour terminer sur le fait que ce dysfonctionnement au-delà du principe de plaisir, au terme de la construction du texte de Freud de 1920, finit sur la pulsion de mort, placée comme une hypothèse nécessaire pour établir un dualisme pulsionnel dont il décline les différentes versions (pulsion d'auto-conservation, pulsion sexuelle) et qu'il introduit la question de la libido. La libido était unifiante, débat avec Jung que nous avons traité ici avec les lectures freudiennes, entraînant une nécessité de réintroduire un dualisme qui fait même de principe, et il réintroduit ce dualisme entre pulsion de vie et pulsion de mort. A savoir du fait que le langage exige de l'homme de rendre compte de ceci : qu'il n'est pas. L'être humain est en partie hors de la vie, participe à l'instinct de mort. C'est là qu'il peut aborder le registre de la vie, comme l'écrit Lacan dans le Séminaire II.

Donc le Séminaire II et le Séminaire VII se nouent autour de cette question, d'une part de l'échec de l'homéostasie, d'autre part de la question de la jouissance comme excès, et du basculement vers la mort comme contenue dans le projet de la vie.

R.S : merci beaucoup. Tu nous as dit que tu terminais avec cela, mais ce n'est pas du tout terminé ! Je retiens déjà cette question : pourquoi Freud a-t-il cherché une réponse du point de vue biologique ? J'aurais envie de rebondir mais je laisse Eric Laurent le faire dans un premier temps.

Eric Laurent : oui, je trouve formidable le parcours à bride abattue que vous avez fait dans l'*Au-delà du principe de plaisir*, en le ramenant plus près de nous par une multiplicité de façons.

Je ferai quelques remarques qui me viennent, à entendre votre exposé, puis nous pourrions voir la suite.

Je voudrais d'abord réagir à cela.

Vous aviez commencé par situer *Au-delà du principe de plaisir* non pas au ciel des idées mais dans l'histoire : le moment où Freud se met à écrire, c'est le désastre, l'après-guerre. A la fois un désastre et en même temps un espoir. Les années 20 sont les *Roaring Twenties*, le moment où cela allait bien, pas immédiatement à Vienne, ils avaient froid, ils étaient gelés. Et Freud prend tout de même la grande décision, pour survivre, de prendre en analyse un certain nombre d'Américains, ce qu'il n'avait pas fait auparavant, pour être payé directement en dollars par les Universités. Pour survivre. C'était un moment difficile. Mais en Europe, il y a une volonté farouche d'oubli. Cela donne ce que décrit Scott Fitzgerald dans son oeuvre. Et les *Roaring Twenties* sont le déclenchement de mouvements culturels, Dada ici en Suisse exporté à Paris par les Surréalistes, le moment de toute une effervescence, l'espoir de nouveau. C'est le moment où Breton va rendre visite à Freud au début des années 20.

Je pensais à cela car pour le trentième anniversaire du décès de Lacan, il y avait hier soir à l'Ecole Normale Supérieure à Paris, Ecole où Lacan avait fait son Séminaire, il y avait une sorte de *Nuit Lacan*, soirée Lacan, dans laquelle dans beaucoup d'endroits de huit heures du soir à une heure et demie du matin des gens lisaient des extraits de textes de Lacan.

Catherine Clément m'avait proposé de lire un extrait du Séminaire sur Hamlet, très bien choisi, et Jacques-Alain Miller est, lui, intervenu vers minuit, en lisant un texte de Lacan, assigné par Catherine Clément, qui était une leçon du début du Séminaire *D'un Autre à l'autre*, d'Avril 69. La leçon intitulée *39 de fièvre*. Jacques-Alain avait choisi le titre *39 de fièvre*, un peu sous le mode *37.2 le matin*.

39 de fièvre. Où Lacan se lance dans une description post .. une sorte d'évaluation de la politique d'après 68. C'est un bilan étonnant de 'où en est-on ?' et il y a tout un début sur les années 20. D'après lui les années 20 finalement, contrairement à ce que l'on dit, ce n'était pas du nouveau, mais la répétition de ce qu'il y avait avant. Il dit prendre comme boussole Picasso.
' Les années 20, je les ai passées avec Picasso. On dit que je les ai passées avec les Surréalistes, c'est tout à fait faux, je les ai plus passées avec Picasso qu'avec quelqu'un d'autre.'

Il reprend cette idée : en effet, tout ce qu'il y avait d'intéressant était en fait avant-guerre, Picasso, le cubisme, Apollinaire, et ensuite il y eut une répétition de cela. Pour ensuite se lancer dans 'ce qu'il y avait se répète'. Il met précisément en question le nouveau, et saisit la chose à partir d'une certaine répétition.

Je vous renvoie à cela, extrait du Séminaire comme tel, en effet fort intéressant, et surtout l'on croirait qu'il était en train de commenter les nouvelles de la journée du 9 septembre 2011 !
Sur les marchés qui s'affolent, la bourse qui baisse de 4%, pendant qu'ils sont en train de s'étrangler dans la Banque Européenne, que Trichet a finalement viré l'allemand qui l'ennuyait depuis six mois, que néanmoins le type représentant du conservatisme financier le plus dur de la droite financière allemande dans ce qu'il y a de plus répugnant, ce type s'accrochant à cela finit par démissionner.

Lacan commente tout cela en disant ' il n'y a vraiment que le pouvoir' .. Il commente cela en 1969 : le libéralisme, c'est-à-dire le capitalisme, a inventé un mode du pouvoir bizarre. Un mode du pouvoir où, une fois que l'on a tout saboté, fait tout ce que l'on ne devait pas faire pendant que l'on était aux affaires, il suffit de démissionner pour s'en sortir.

Lacan dit à Rome ' on ne s'en sortira pas ainsi. Les consuls ne démissionnaient pas. On s'acharne jusqu'à bout, et ensuite si vous n'avez pas fait, on vous tuait. Et là, ils s'en sortent gentiment.'
Il disait cela en 69, De Gaulle expliquait que s'il n'avait pas, à la question complètement dingue qu'il posait dans un référendum loufoque, à un très mauvais moment pour sa santé mentale, il avait inventé un référendum bidon auquel personne ne comprenait rien, il disait si je n'ai pas un 'oui', je démissionne.

C'est très intéressant si l'on fait la suite : le président qui nous a mis dans l'état où l'Europe est actuellement, il démissionne.

Lionel Jospin, après avoir fait un désastre, démissionne.

De plus, nous sommes contents !

Il y a quelque chose du pouvoir moderne, en effet, qui est spécialement ' répugnant'. J'ai utilisé ce terme à propos d'un certain nombre de choses, il faut bien dire que ce pouvoir répugnant, après avoir fait tout ce désastre, publie en même temps comme grand oeuvre la régulation exacte du taux de consommation d'énergie des ampoules électriques et des cafetières car cela c'est intéressant, fondamental pour l'écologie du monde pendant que des millions de gens sont à la rue etc ..

Bien sûr, l'on se dit que cela, ce sont des gens qui démissionnent. En effet.

Leur rapport avec l'idée qu'ils ont de leur mission est vraiment de cet ordre.

Lacan le dit très bien, cela veut dire une seule chose : le vrai pouvoir est ailleurs. Et il fait un cours là-dessus, lisez la leçon 39 de fièvre, l'on croirait lire la presse d'aujourd'hui.

C'est le point de vue répétition.

Vous disiez l'expérience .. Je reprends les points dans le désordre.

Lorsque vous disiez en effet Freud décrit un effet d'*Hilflosigkeit*, l'état de détresse d'un état de vivant où il fait appel à l'autre, dans le texte de Freud il s'agit de *Nebenmensch* qui est également la traduction de ' le prochain', 'le voisin', dans les textes religieux, y compris dans le 'aimer son prochain', le commandement que Freud lui-même va traiter dans *Malaise dans la civilisation*, en le

considérant d'un précepte délirant. Délirant car l'on demande à l'homme de faire quelque chose d'impossible à faire.

Ce n'est pas le côté light du double-mind, mais le commandement dingue : 'Aime ton prochain' ! Alors que l'enfant hurle pour la mère qui ne vient pas, qui le laisse en plan, qui .. quelque chose.

L'on voit très bien cela dans la psychanalyse américaine, cela a été complètement raboté, ramené à un truc que l'on peut reproduire en laboratoire, le truc plat, c'est le mot auxiliaire.

Le prochain ? Pas de quoi se casser la tête avec ces histoires de commandement ..

On hurle, on veut un moi auxiliaire qui vous amène le biberon portatif ou le sein car on ne peut pas le faire soi-même. Donc au lieu d'avoir une jouissance érotique qui tourne en boucle, on est obligé de passer par l'autre mais enfin ..

Lacan, pour essayer de sauver le désastre que représentait cet aplatissement, dit : attention dans ce que l'on appelle le *Nebenmensch*, le sein appartient à l'enfant. Mais entre la mère et le sein, il y a une coupure. Cela paraît bizarre, cela fait quelque peu Sainte Agathe et ses seins sur le plateau, cela fait cannibalisme. En effet. Mais c'est de dire Attention, il y a la jouissance auto-érotique, ou le sein appartient à l'enfant. Il se satisfait lui-même avec le sein, il Se satisfait. Mais la question du désir de la mère reste, là, séparé. Ce n'est pas auxiliaire. Il y a toujours quelque chose dans la présence-absence de la mère, dans la façon où elle vient, qui laisse l'enfant en rapport avec un autre. Il y a à la fois la dimension de l'autre et la jouissance auto-érotique. Mais la mère n'arrive jamais à se réduire à la dimension du besoin. Tout de suite dans son style propre, pas simplement palpable dans la société de surveillance, par les caméras où l'on va chercher à savoir si elle accroche le regard 25 ou 26 secondes .. Ce qui passionne Goltz ..

C'est une façon en effet d'attraper le sein mais aussi certainement le regard, la voix .. On pourrait aussi mesurer si l'enfant est attentif à la voix, mettre des chronomètres partout, et passionner tout un service d'hôpital à faire cela.

Certes, mais l'important est d'arriver à dégager la dimension auto-érotique d'une part et la question qui s'adresse à cette présence de la mère, à son rapport justement à un prochain et lointain.

Lacan traite ce que Freud avait laissé ouvert au développement. Ce qui donnera ensuite Mélanie Klein et l'idée du *breast envy*. L'idée de quelque chose dans le sein qui n'est pas bien repéré, ou que Freud laissait en cours pour d'autres développements.

Plutôt que le *breast envy*, Lacan dégage la dimension auto-érotique du sein comme objet perdu, avec la relation à la mère, autre objet perdu également, dont la présence-absence est sa seule trace.

Maintenant, il y a la série extraordinaire, j'ai bien aimé votre lecture étonnée des faits cliniques que Freud met en série, pour justifier la nouveauté, par rapport à lui-même, par rapport à ce qu'il avait donné comme principe de plaisir, qu'il avait adopté de Fechner en le bricolant à sa main, mais il l'avait ramassé dans les poubelles de la psychologie de son époque. Qui était aussi passionnée par les chronomètres, les mesures, dont un nommé Fechner mettait des gens dans son laboratoire, et saisissait que le plaisir n'est pas une fonction continue, il y a des seuils. Il s'intéressait à tout cela. C'est de la psychologie. C'est intéressant. C'est autre chose ! Cela continue de nos jours de plus belle.

Toute cette approche, Freud est confronté au fait, de par sa pratique, d'être amené à une rupture avec la biologie et la psychologie de son temps, l'esprit de son temps. Il est amené à quelque chose devant quoi il a lui-même longtemps reculé.

Dans cette série, il parle de l'anorexie, il en a très peu parlé dans son oeuvre, c'est frappant, alors qu'aujourd'hui l'anorexie est devenue une épidémie de masse.

Au début de son oeuvre, il la plaçait comme exemple du refus de la vie, du côté de la mélancolie, dans son projet psychologie scientifique, du même ordre que l'hémorragie mélancolique. Il la laisse tranquille, en parle peu, et la ressort dans ce processus d'anti-vie.

Le masochisme, il venait d'en faire un objet psychanalytique. Il y avait le masochisme dans la classification de Krafft-Ebing s'appuyant sur l'expérience et les publications (succès de librairies) de Sacher-Masoch.

Freud laisse le masochisme pendant un moment, comme un objet non psychanalytique.

A partir de 1919, il le ressort dans le principe économique justement du masochisme, au moment où il diagnostique chez sa fille le masochisme féminin. Quand il prend sa fille en analyse, car il est inquiet, Anna Freud ne tournait pas fort, il la prend en analyse, ce qui n'est pas recommandé, Et il extrait de sa fille le fait qu'elle passe son temps dans des rêveries invraisemblables, dans lesquelles elle est un idéal chevalier de l'amour courtois, où elle est à la fois l'idéal du chevalier et la dame. D'ailleurs Freud n'a pas réussi à l'en déloger. Mais il a réussi à la sortir d'une certaine position mortifiée. Cela lui ouvre un aperçu qu'il met en série, un aperçu d'une sorte de refus de la vie, qui est pour lui un choc.

Ensuite, les syndromes post-traumatiques. L'après-guerre en était riche.

Freud a d'ailleurs été dans l'après-guerre convoqué devant le tribunal comme témoin pour s'opposer aux traitements par chocs électriques des soldats, atteints d'un choc traumatique, et qui refusaient de retourner au front.

Spécialement la psychiatrie allemande, toujours féroce, augmentait les doses, ce qui n'était pas tout à fait la tradition autrichienne. Freud et Werner Jauregg, experts devant le tribunal, ont essayé de ne pas autoriser les traitements sans limite de cruauté ou de sadisme médical envers ces pauvres soldats traumatisés pendant les horribles combats des années 16-17 ..

Il a été confronté comme agent à une clinique post-traumatique et en fait un exemple de l'impossibilité de restauration d'un principe de plaisir. Il y a une sorte d'irruption, d'émblée, d'une mort dans la vie, saisissante.

Avec la série anorexie, masochisme, PTSD, on a l'objet qui fait étrange dans la série : la compulsion de répétition. Les autres sont des phénomènes cliniques attestés en dehors de la psychanalyse, ce sont des catégories cliniques, alors que la compulsion de répétition est certes particulièrement visible, à ciel ouvert, dans la névrose obsessionnelle, mais il en fait un principe précisément proprement psychanalytique, découvert dans l'expérience de la psychanalyse elle-même, et nulle part ailleurs. En psychiatrie, il n'y a pas la compulsion de répétition telle que Freud l'a isolée. C'est extrait de la névrose obsessionnelle, mais il en fait quelque chose d'un mécanisme trans-nosographique, et qui se révèle dans l'expérience de la psychanalyse.

On pourrait ajouter à la série (dont il ne parle pas) en hommage au prochain film à Venise, *La méthode dangereuse*, l'histoire de Sabina Spielrein.

Il y fait allusion, elle est présente en creux, par le principe de Nirvana, par le retour à zéro.

Il dit lui-même que celle qui lui a donné ce concept est Sabrina Spielrein.

Son histoire est assez remarquable. Sa liaison avec Jung, comme patiente de Jung. Il lui fait un enfant, recule le moment de cette paternité traumatique pour lui, le fait délirer, il a tout de même un épisode très bien constitué, il l'abandonne dans un moment .. (j'espère qu'il n'y a pas de Jungiens dans la salle, d'adorateurs de Jung. Il y a sûrement des Jungiens critiques ..).

Il a un mouvement de lâcheté et d'horreur devant cette situation, il la laisse choir et Freud la récupère. En lui disant cette phrase : je ne comprends pas comment une Juive comme vous a pu se laisser faire par un Goy pareil.

Ce qui la revigore, lui donne de la moelle épinière, elle en sort identifiée à quelque chose, alors qu'elle était au trente sixième dessous, et elle continue son analyse.

Elle fait part à Vienne de sa théorie : il y a chez l'homme la notion d'un Nirvana, dans des élucubrations bouddhisto-psychanalytiques, elle raconte son goût pour un état, une sorte de dissolution d'elle-même, et elle terminera sa vie ainsi. Car Freud n'a pas pu l'empêcher de retourner à Odessa suivre des histoires difficiles de famille, pour ensuite se faire broyer par la

machinerie de la police communiste, et elle a probablement terminé entre les pattes du cabinet, comme espion à la solde de tout ce que l'on veut .. De la psychanalyse ou du réel, on ne sait pas. Elle s'est dissoute dans quelque chose d'une zone ..

Il est certain .. Ce n'était pas encore fait, cela allait être fait dix ans plus tard, mais il y a dans la présence de Sabina Spielrein, dans son expérience de la psychanalyse et de la rencontre avec le transfert, les chocs transférentiels, et l'introduction de cette zone, d'un *Au-delà du principe de plaisir*, quelque chose de précieux que Freud a essayé de localiser.

La méthode de Lacan, en lisant *l'Au-delà du principe de plaisir*, est de considérer .. Il y a tout ce qui n'est pas de la psychanalyse, les phénomènes cliniques etc .. Et puis ce qui à proprement parler vient de l'expérience psychanalytique : la compulsion de répétition. Qui est l'apport fondamental de Freud dans toute cette histoire : aborder tous ces phénomènes de l'au-delà de la vie et du vivant, à partir non plus des phénomènes biologiques plus ou moins aberrants, de ce qui dans la biologie est présence de la mort, contraire à la vie, mais de le faire à partir d'un mécanisme proprement psychanalytique. Ce Un, le Un de la compulsion qui se répète et balaie devant lui les exigences et nécessités de la vie.

Par exemple, dans le Séminaire *Encore* (p.63), il le commente d'une certaine façon :

' Il y a longtemps que j'ai scandé d'un certain *Y a d' l'Un* ce qui fait le premier pas dans cette démarche.'

Jacques-Alain Miller a précisément développé cette année la valeur de ce *Y a d' l'Un*, spécialement à propos du Séminaire XIX qui vient de sortir.

'Ce *Y a d' l'Un* n'est pas simple. Dans la psychanalyse, ou plus exactement dans le discours de Freud, cela s'annonce de l'Eros défini comme fusion qui du deux fait un, de l'Eros qui, de proche en proche, est censé tendre à ne faire qu'un d'une multitude immense. Mais, comme il est clair que même vous tous, tant que vous êtes ici, multitude assurément, non seulement ne faites pas un, mais n'avez aucune chance d'y parvenir - comme il ne se démontre que trop, et tous les jours, fût-ce à communier dans ma parole - il faut bien que Freud fasse surgir un autre facteur à faire obstacle à cet Eros universel, sous la forme du Thanatos, la réduction à la poussière.

C'est évidemment métaphore permise à Freud par la bienheureuse découverte des deux unités du germe, l'ovule et le spermatozoïde, dont grossièrement l'on pourrait dire c'est de leur fusion que s'engendre quoi ? - un nouvel être. A ceci près que la chose ne va pas sans une méiose, sans une soustraction tout à fait manifeste ' ..

Il n'y a en tout cas pas détour de constater, même la biologie qui certes autorise la métaphore apparemment, bien qu'approximative car même dans la biologie il n'y a pas cela ! Deux ne font pas un.

' Mais la métaphore biologique est assurément ici encore beaucoup moins qu'ailleurs, ce qui peut suffire à nous conforter. Si l'inconscient est bien ce que je dis, d'être structuré comme un langage, c'est au niveau de la langue qu'il nous faut interroger cet Un.'

Il propose là, c'est le développement étrange de ce Séminaire *Encore* qui reprend la suite du Séminaire précédent, le XIX, à Un qui se répète comme dans la langue, il y a une répétition, mais qui n'est pas de la langue. Le Un qui se répète est un Un de jouissance. C'est l'addiction qui se répète. Un shoot plus un shoot plus un shoot. Et cela ne s'additionne pas. Cela ne fait pas trois, jusqu'à ce que l'on atteigne une limite à la Fechner, c'est-à-dire un seuil quatre. Qui est franchi. Et ensuite l'on recommencerait, pour un autre seuil.

Non. Pour que les pertinences de seuils d'addiction conservent les variations de type Fechner ... L'idée est que cet Un, pris comme s'il s'agissait de la langue, compulsion de répétition, n'est pas de cet ordre. C'est un élément étranger qui se répète. Et cela, il n'y a que de la psychanalyse que cela se voit. Il ne s'agit pas de linguistique, ni de la psychiatrie, mais du point de vue de la psychanalyse cette saisie d'un sujet, articulé à cet Un qui se répète, d'avant les éléments distincts de la langue, d'avant les phonèmes.

Alors cette page 63 commente bien la façon dont Lacan poursuit son chemin, pour faire de l'inconscient structuré comme un langage, faire entendre, oui, mais un langage qui n'est pas fait des matériaux de la linguistique. Il finira par dire : c'est une écriture nouvelle. Mais ce, comme un langage (fin page 63, début page 64) :

' Il faut bien partir de ceci que ce *Y a d' l'Un* est à prendre de l'accent qu'il y a de l'Un tout seul.' L'Un tout seul est le Un comme le déchiffrait bien Jacques-Alain Miller pour nous, l'Un tout seul ne veut pas dire le 'un' de la chaîne linguistique qui renvoie à un 'deux', un deuxième signifiant à l'opposition de Saussure. Qui est de dire l'important en linguistique est l'opposition entre deux. Et non une chose seule. Il parle de l'opposition de différence.

Ici ce n'est pas à ce niveau. C'est un SI couplé à une expérience de jouissance, qui est justement essentiellement cet Un tout seul, auto-érotique, qui se répète.

Une fois qu'il a rendu compte dans ses termes de cette lecture dont l'on aperçoit la méthode : partir de ce qui est strictement de l'expérience psychanalytique pour reconstruire un champ nouveau, Lacan en ayant fait cela a défini la jouissance une, celle de l'Un tout seul, et va passer à la jouissance autre. Et définir l'un et l'autre, non plus en termes soit de signifiant soit d'imaginaire, mais en terme de jouissance proprement dit. La grande surprise est la suivante : cette polarité qu'il installe, avec laquelle il a l'ambition de remplacer la polarité Eros - Thanatos, pulsion de vie - pulsion de mort, il veut la remplacer par la jouissance de l'Un et la jouissance de l'autre. Il l'aborde par la jouissance féminine. Dans la même leçon, à partir de la page 68 ou 70, il parle des mystiques :

' Il y a quand même un petit pont vers cette jouissance de l'autre, quand vous lisez certaines personnes sérieuses, comme par hasard des femmes. Je vais vous en donner une indication .. Il faut que je l'écrive, c'est Hadewijch d'Anvers, une Béguine, ce qu'on appelle tout gentiment une mystique.

Moi je n'emploie pas le mot mystique comme l'employait Péguy.'

Péguy est peut-être moins lu dans les générations actuelles qu'il ne l'était. Péguy, grand polémiste français, mystique lui-même chrétien, au-delà de la politique qui était, pour lui, l'affaire de Dieu. Donc il disait il y a la politique et la mystique. La mystique, tout ce qui n'est pas politique. C'est la vie comme telle. Contre l'idée du tout politique. Il y a un au-delà ..

' La mystique, ce n'est pas tout ce qui n'est pas la politique...

Il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes ..

Malgré, je ne dis pas leur phallus, malgré ce qui les encombre à ce titre, ils entrevoient, ils éprouvent l'idée qu'il doit y avoir une jouissance qui soit au-delà. C'est ça, ce qu'on appelle des mystiques.'

Donc il y a l'Un, jouissance de l'Un, il y a la jouissance phallique, celle qu'avait reconnu Freud, la libido, il n'y en a qu'une, et il y a l'au-delà. Il utilise là *Jenseits*. C'est vrai que même dans jouissance il y a quelque chose de *Jenseits*, qui passe homophoniquement. La jouissance du *Jenseits*. Quelque chose du goût qui est passé. Il met là l'au-delà. Cela donne une distribution d'une théorie des jouissances, au pluriel, issue de l'expérience psychanalytique, qui bouleverse l'équilibre qui était resté à l'état de question chez Freud, 'que veulent les femmes' ... Lacan le dit. Ce n'est pas 'girls want to have fun', mais les femmes veulent jouir de la jouissance autre.

Ce n'est pas vrai, il n'y a pas une seule libido. Il y a quelque chose du côté féminin qui s'impose.

Ce qui a donné la voie à toute une réflexion, un courant, nous sommes en 1973, déjà post 69, 1973 ce sont les développements post 68, le féminisme, un mouvement qui va balayer les institutions, les reformer, et changer en profondeur les modes d'arrangement dans la civilisation.

Si quelque chose subsiste, ce ne sont pas ces niaiseries sur l'esprit soixante huitard et autres conneries libertaires .. Ce n'est pas cela qui est resté. Ce qui est resté, cela a été l'impact dans cet ordre gaullien etc .. un peu retardataire et conservateur de la France et de l'Europe, la vague

féministe qui a modifié très profondément la façon dont se tiennent ensemble les hommes et les femmes et au XXI^e siècle.

Mais l'introduction de dire ' il y a cette jouissance féminine ' a certainement été une boussole permettant de repenser ces articulations de *l'au-delà du principe de plaisir*, non seulement avec jouissance mais avec une théorie des jouissances, avec une hétérogénéité qui reste l'une des conditions fondamentales de la pensée ou des situations dans lesquelles nous sommes au XXI^e siècle.

Voilà, c'est une grande péroration, j'étais ..

M.B : formidable, vous avez été formidable !

F.A : j'ai été plus court pour que vous soyez plus long !

M.B : un peu facile !

E.L : vous m'avez entraîné à ...

R.S : en tout cas, c'est un plaisir de faire une lecture freudienne différente, car habituellement nous sommes très pris par le temps, souvent le soir, les restaurants ferment à neuf heures à Lausanne, tout le monde a faim ..

E.L : je vous disais quitte à venir, c'est mieux de faire quelque chose l'après-midi

R.S : voilà

E.L : car effectivement le soir c'est très contraint, et avec les huit heures de train c'est un peu absurde ! J'espère qu'ils vont réussir à baisser encore les temps de transport, pour une fois que la technique est utile !

R.S : oui, et surtout cela donne un autre rythme. Il est plus agréable d'être tranquille. Nous allons continuer ainsi jusqu'au débat.

Vous souhaitez terminer ?

E.L : j'ai terminé

R.S : oui ? Je vais reprendre

F.A : j'ai une remarque à faire ensuite

R.S : oui, tous, je pense également dans la salle.

Je reprendrais ta question, François, pourquoi a-t-il cherché la réponse du point de vue biologique, puis j'essayerai d'articuler avec ce qu'a dit Eric Laurent.

Tu m'avais envoyé un mail, disant 'de toutes façons Freud était un neuroscientifique'.

Je t'avais répondu ' oui, c'était un neuroscientifique qui est devenu psychologue, même psychanalyste tourné vers l'anthropologie sociale.'

A l'époque, je pensais surtout à *l'Esquisse*, où il a justement essayé d'inscrire tout cela de façon biologique. Et j'avais un peu oublié *l'au-delà du principe de plaisir*, puisqu'entre ces deux travaux il y a eu tout le développement de la *première topique* et le début de la *deuxième*, à travers la *Métapsychologie*. Et en 1920, Freud revient avec la question biologique. Il essaye de placer la pulsion de mort d'un point de vue biologique. Je ne sais pas s'il a réussi car la première tentative a été un échec. C'était celle de *l'Esquisse*. Je me demande si cette deuxième tentative n'a pas été également

un échec. C'est-à-dire qu'il n'a pas mené cela plus loin. L'on voit même que sa notion de pulsion de mort dans *l'Au-delà du principe de plaisir* est différente de la façon dont il la développe dans le *Malaise dans la culture*. Dans *l'Au-delà du principe de plaisir*, il fait dans cette tendance presque régressive, d'une sorte de retour à l'inanimé, ce qui présuppose une origine ultime de la vie, c'est une folie tout cela ! Une origine ultime de la vie. Il est vrai que la science essaye de faire des théories sur l'origine ultime de la vie. Je me rappelle, lorsque j'étais étudiant en médecine, dans mon livre de cytologie il y avait toute une esquisse sur l'origine de la vie, à travers un magma de protéines dans l'eau, un éclair venait d'où surgissait la vie. De nos jours il y a des théories extraterrestres etc .. Cela veut dire que l'on ne sait pas encore grand-chose sur l'origine ultime de la vie, et Freud en 1920 ..

E.L : de nos jours, il y a des organismes créés, Craig Venter a créé, enfin il a bricolé un peu un truc existant,

R.S : oui, c'est créer. De nos jours reste encore à savoir comment a été l'origine première

E.L : oui mais ..

R.S : et Freud semble, je ne dirais pas savoir, mais en tout cas avoir une hypothèse là-dessus, c'est-à-dire le vivant vient du non vivant. A partir de là il établit cette idée de pulsion de mort en 1920, différente de celle de *Malaise dans la culture*, où elle est purement une question de l'agressivité tournée vers soi-même.

Eric Laurent, vous avez parlé de la question de la biologie comme métaphore, mais vous donnez une réponse lacanienne. Ce n'est pas cette réponse qu'Ansermet demandait, dans l'esprit, la logique de Freud. Il essayait même d'entrer dans la logique de Freud. Reste à savoir, c'est ma question, Freud a-t-il réussi ou pas cette réponse biologique ? Car il me semble également qu'il l'a laissée tomber. Après 1920, à ma connaissance,

F.A : je vais prendre juste .. ce qu'a dit Eric Laurent et ta question.

C'est un point de découverte pour moi, en écoutant la façon précise dont Eric Laurent a repris le problème de la compulsion de répétition. Je crois avoir saisi pour la première fois pourquoi Freud cherchait du côté des neurones, de la biologie : ce sur quoi il tombe est effectivement la compulsion de répétition, comme une répétition de jouissance qui est fondamentalement hors sens.

Il a ensuite voulu localiser ce hors sens, ou le réaliser. Et l'on pourrait se dire Freud s'est accroché dans ce texte, et peut-être aussi dans son trajet, à mettre le hors sens du côté du biologique, ou le hors sens du côté des neurones. Il ne faut pas oublier qu'il était du côté des neurones au moment où Sherrington .. Freud est un psychanalyste qui lit *Nature* et en tire des conséquences tous les jours. Donc il était là simultanément avec Sherrington, avec cette question des barrières de contact, la discontinuité, et au fond il a cherché un réel hors sens du côté des neurones ou du biologique, là où Lacan l'a cherché ailleurs, du côté ..

E.L : je ne sais même pas s'il a cherché. Je pense qu'il a trouvé ailleurs.

F.A : Lacan ?

E.L : oui

F.A : oui, tout à fait, mais Freud cherchait ce réel hors sens du côté du biologique. Ce qui est effectivement difficile puisque ce biologique qu'il convoquait est un biologique plein de sens.

Puisque c'est un biologique qui s'intoxique avec ses propres sécrétions, qui est unicellulaire, qui est pris dans des mouvements de ce type. C'est une sorte de tentative qui elle-même bute sur un ...

E.L : c'est passionnant. La biologie, il faut bien le dire : c'est fascinant. Tous les développements dans ce qui pour Freud est sur l'auto intoxication etc .. Et ensuite les développements sur l'apoptose, et la façon dont ,, comment l'organisme sait-il, par quel programme saurait-il la quantité de cellules qui doit mourir, qui doit disparaître pour faire de la place à d'autres ? Comment est-ce régulé ? Comment découvre-t-on .. Vous avez des mécanismes contraires, tout ce qui est l'immunologie .. Il y avait un grand immunologue danois qui est mort il y a une dizaine d'années, son nom m'échappe. C'était un grand lecteur de Kierkegaard, et pour lui Kierkegaard et l'immunologie, c'est la même chose. C'était foncièrement cette présence de la mort dans la vie, et c'est ainsi qu'il avait de bonnes idées en immunologie. C'était un très fin connaisseur de Kierkegaard. J'avais entendu une interview de lui, cet homme n'était pas un universitaire, pas du réchauffé, pas la gnose sur la question, il avait des aperçus qui montraient une pratique profonde du texte.

Tous ces processus sont fascinants. Mais quel que soit le développement biologique, il y a quelque chose chez Freud qui serait une clause toujours ' la biologie, plus tard, va nous donner la clef'. Il l'a maintenue longtemps. C'est une clause, à la fois *lip service*, comme l'on dit en anglais, un mouvement de lèvres car, en tout cas jusqu'à sa mort, cela n'a pas fait beaucoup avancer la question, mais il y a toujours l'idée que demain il y aura de nouvelles découvertes. Certainement. On a donc eu des remaniements de tout cela, dans des mécanismes extrêmement compliqués à interpréter, fascinants à mesure que l'on rentre dans le détail, mais tout cela n'éclaire pas beaucoup la pratique de la psychanalyse.

Donc d'un côté chez Freud, il y a à la fois le service, le tribut qu'il faut payer à la science, car rien n'est mieux que la science. Pour Freud, tous les autres discours sont pires. La science vous donne au moins des certitudes correctes, propres, ce ne sont pas des illusions ni des croyances, mais autre chose. En même temps il y a chez lui le respect de cette dimension 'il n'y a pas d'autre réel que le réel de la science'.

Et au fond Lacan a eu, lui, cette trouvaille : il y a un autre réel qui n'est pas la réalité psychique, ni dans le psychique ni dans le cerveau ni dans l'interaction. Le réel est une chose qui se décrit à partir des impasses du vivant appareillé au parasite langagier, il y a des impossibles et cela définit un certain mode qui, du reste, s'est précisé chez Lacan à mesure qu'il est entré dans un univers, un monde, un champ, le champ structuré par l'expérience psychanalytique elle-même, et non pas par la science.

On peut dire que Freud a maintenu l'orientation scientifique de son départ dans la vie. Il l'a maintenue presque jusqu'au bout. Mais avec *Moïse et le monothéisme*, il se rend compte qu'il ne peut plus maintenir son scientisme. Avec la répétition de la deuxième guerre mondiale, avec le massacre des Juifs, au nom de leur judéité, qu'il a vu très lucidement se produire, il a vu le changement de régime, on n'était plus dans le pogrom qui a scandé l'histoire de l'Europe, on en était au massacre de masse. Il s'est rendu compte, là, du désastre dans la civilisation. Que la science n'allait pas purger. La science, qui est un discours, comme dans l'idéalisation de Popper, fait par un groupe d'hommes à la recherche de la vérité, peut-être, mais en tout cas la science, c'est donner des moyens de masse au parti nazi pour exterminer les Juifs, avec des trains qui marchent à l'heure. Et ce qui manquait, la science a été très contente de le fournir. Comme tel, ce discours se révélait ne pas pouvoir rendre compte de quelque chose de l'humain qui est fondamental, qui allait ensuite prendre le problème d'Auschwitz etc ..

F.A : absolument. Vous avez raison de le mettre très tardivement, ce constat. Car finalement même le texte *L'avenir d'une illusion* est encore scientifique. En lisant ce texte avec ma méthode ' comme si l'on était Freud', on l'appellerait plutôt le *passé* d'une illusion. Puisqu'il met tout, depuis l'état de détresse et des différents registres de l'illusion, parmi lesquels la religion. Alors que son

idée est la religion (r sur d) vient traiter la détresse. Mais la religion réintroduit la mort. Et pour lui, *l'Avenir d'une illusion* est de mettre la science sur la religion dans ce texte.

E.L : et d'inclure la psychanalyse dans la science.

F.A : et d'inclure la psychanalyse dans la science. C'est donc effectivement tardivement, c'est un texte de 1926,

E.L : tout de même, Hitler prend le pouvoir en 1933, c'est-à-dire qu'en 1926, il a encore des illusions si je puis dire. Lui a quelque avenir de ses propres illusions, sur le système libéral. Freud avait une certaine distance avec la politique, néanmoins il pensait que la civilisation, et spécialement la culture allemande, allait pouvoir résister à la barbarie. En 1926, on pouvait avoir encore quelques illusions, en 1933 c'était fini, on avait compris.

R.S : oui, déjà au *Malaise*, on le sentait

E.L : en 1931, il voit apparaître la figure du parti unique en Union Soviétique, avec la phrase formidable ' que vont faire nos amis communistes une fois qu'ils auront pendu le dernier capitaliste car ils ne vont pas avoir une petite tendance à se pendre entre eux'. C'est le jeu de mots.

F.A : dans *Pourquoi la guerre ?* livre où Marlène a réédité une série de textes, et qui va sortir dans quinze jours, *Pourquoi la guerre ?* Il y a déjà un point de bascule en 1932. Puisque Freud n'écrit plus cette théorie, comme tu l'as relevé Renato, biologique de la pulsion de mort autour de l'inanimé, mais en disant il y a un paradoxe propre à l'humain : l'homme se sauve en détruisant l'autre. Formule qui est au coeur du *Malaise dans la civilisation*. C'est le moyen de sortir de sa propre destruction.

R.S : qui serait pratiquement la pulsion de mort collective. Raison pour laquelle il y aurait ce retournement de l'agressivité sur soi, qui serait presque un mécanisme de défense de la culture.

F.A : le texte *Pourquoi la guerre ?* est ambigu sur ce plan, car il répond à Einstein. C'est tout de même un texte génial pour notre discussion, car il répond à Einstein, qui a quelque chose à voir avec la question juive et la science à la fois. Il répond à Einstein, qui lui propose des idéaux pour traiter le malaise dans la civilisation, la phrase suivante : l'homme se sauve en détruisant son prochain, l'autre.

Tout en le mettant comme un destin de la pulsion de mort, liée à l'Eros. Il est encore dans cette idée de pulsion de mort fondamentale, complètement déplacée par Lacan, qui n'a pas fait une opposition pulsion de vie - pulsion de mort, mais entre jouissance de l'un et jouissance de l'autre. C'est très éclairant.

E.L : c'est ce que Lacan essaye de traiter dans son oeuvre

R.S : je vais passer la parole à la salle, Marlène, Daisy .. Et il faudrait aussi reprendre cette très bonne question de François : y a-t-il satisfaction ?

M.B : ayant travaillé ces textes sur la mort, j'entends bien tout ce que vous dites, surtout sur ce texte de 1920, *Au-delà du principe de plaisir*. Il est expert (février 1920) pour les traitements électriques. Juste avant, trois choses : un texte qui lui est réclamé par la revue *Di Amsterdamer*, dans lequel il va parler de la mort. Il va élaborer ce texte dans un de ses discours : *Nouer la mort*, devant la loge *B'nai Brith* à Vienne, puis il élaborera davantage (*Considérations actuelles sur la guerre et la mort*).

C'est ce qui tranche : il y a peu de biologisme dans ses textes précédents, au niveau du discours, au niveau de 'on va mourir, c'est inimaginable, c'est très difficile, comment faire, il faut s'habituer à cette idée de la mort'. En fin de texte il dit 'pour supporter la mort, il s'agit d'endurer la vie' ou vice-versa. Enfin, il faut mettre de la mort dans sa vie.

Cette arrivée du biologique tranche tout d'un coup, et même plus que du biologique, il parle à un moment d'équilibre, de l'énergie, une sorte d'économie de la jouissance, un quantum de libidinal ..

D.S : une question pour Eric Laurent, par rapport à *Y a d' l'Un*.

Y a d' l'Un, c'est dans la répétition et lié à la jouissance, et si j'ai bien compris la jouissance de l'Un échappe au langage,

E.L : échappe à quoi ?

D.S : au langage, la jouissance liée au corps. Jacques-Alain Miller a développé cette année l'ontologie lacanienne, l'être et l'Un. Il dit : la jouissance est liée au corps, échappe au langage. *Y a d' l'Un*.

Ma question est la suivante : cette liaison au corps, n'est-ce pas lié au biologique ? De quel corps parle-t-on ? Est-ce une petite ouverture vers le biologique ?

E.L : excellente question.

..

R.S : François, je te laisse reprendre cette question de satisfaction. Y a-t-il satisfaction ? C'est une très bonne question car, selon Freud, on a l'impression qu'il n'y a pas un vrai plaisir mais juste une suppléance au déplaisir.

F.A : Freud, dans une certaine mesure, est très lacanien. Il dit : c'est le manque qui articule le désir, et donc il fait halluciner la satisfaction sur la base d'une insatisfaction. C'est-à-dire qu'il faut mettre ensemble la question du désir, du plaisir et de la satisfaction, noués. Au fond, le désir procède de ce qui manque. Pour répondre à cette question de la satisfaction, j'ai longtemps pensé, je dois vous l'avouer, qu'il y avait eu une expérience de satisfaction. Car Freud voulait supposer qu'il y avait une expérience de satisfaction. J'ai mis un certain temps, avec tout le travail de réflexion autour de cette question, bien qu'avec la clinique ce soit évident, à comprendre que la satisfaction est rétro-projetée sur la base d'une insatisfaction. Donc le moteur est l'insatisfaction et non la satisfaction. Je comprends Freud quand il dit que la satisfaction peut faire aller vers un nirvana mais un affaissement. Ce qui implique une réflexion sur le temps : pour penser la satisfaction, l'on doit reconstituer un autre temps que l'idée d'un temps continu et chronologique. Il s'agit d'un temps comme ce futur antérieur. Quand on voit un tout petit enfant se développer, l'enfant est toujours en retard, son développement est toujours en retard sur l'anticipation qu'il en a.

Il y a une anticipation de ce qui devrait avoir lieu.

Actuellement, je vois de près une petite fille, qui est impatiente que son développement lui permette de faire ce qu'elle anticipe. Il y a là un désir extrêmement fort, et pour répondre à ta question, je dirais qu'il faut balancer la question du plaisir avec celle du désir, dans l'anticipation. Je disais que le moteur du développement

R.S : on parlait de la satisfaction.

F.A : c'est l'anticipation du plaisir. C'est-à-dire qu'il y a une impatience par rapport à un développement qui est toujours en retard sur l'anticipation que l'on peut en avoir.

E.L : le moteur n'est-il pas le trauma ?

F.A : oui, c'est une autre façon de

E.L : le trauma du langage

F.A : oui

R.S : cette question : existe-t-il une satisfaction ? au sens où Freud n'ignorait pas un vrai plaisir.

Même si vous avez parlé de l'autre satisfaction.

Je vais reprendre la question de Françoise Duruz, puis ensuite je vous laisserai répondre aux trois questions.

F.D : c'est la première fois que l'on parle d'homéostasie et d'allostasie. Jouissance-excès opposée à jouissance-satisfaction, qui serait une homéostasie supérieure, quelque chose qui mettrait en jeu du hors sens. Ma question est : serait-il juste de penser que cette allostasie est ce que l'on pourrait attendre d'une fin de cure ? Au sens d'une satisfaction, une jouissance-satisfaction qui implique le désir, qui est hors sens, quelque chose à voir avec l'inconscient réel. Passer d'une homéostasie à l'allostasie, est-ce ce que l'on pourrait attendre de quelque chose du trajet vers une fin de cure ?

E.L : il y a une partie des choses auxquelles je peux répondre.

L'allostasie, introduite par François Ansermet, il va y répondre,

F.A : oui, l'allostasie c'est personnel ! En tant que sujet allostasique !

E.L : je vois l'idée sur la question posée par Daisy de Avila Seidl.

Cet Un qui se répète, est-ce biologique, si c'est hors langage, et comment ?

Si l'on prend la page 63 de *Encore* :

' Si l'inconscient est bien ce que je dis d'être structuré comme un langage, c'est au niveau de la langue qu'il nous faut interroger cet Un. Il faut bien partir de ceci que ce *Y a d' l'Un* est à prendre qu'il y a de l'Un tout seul.

Dans l'analyse nous n'avons à faire qu'à ça, et ce n'est pas par une autre voie qu'elle opère. Voie singulière à ce qu'elle seule ait permis de dégager ce dont, moi qui vous parle, j'ai cru devoir supporter le transfert '

Comment le transfert marche avec l'Un tout seul ?

Il dit : plus je vous parle de l'Un tout seul, plus il y a le transfert ..

Donc marquons un point, un point d'arrêt, mais cette idée que l'Un a apparemment un certain rapport avec le langage, si l'inconscient est structuré comme un langage. C'est la façon dont Lacan procède. Il ne dit pas ' j'ai dit cela mais je me suis trompé', ce que Freud fait dans *Au-delà du principe de plaisir* : j'ai parlé du plaisir mais maintenant des faits nouveaux s'imposent à moi et je dois modifier ma théorie.

Lacan ne procède pas ainsi. Il dit : j'ai toujours dit que l'inconscient est structuré comme un langage, moyennant quoi il subvertit absolument, radicalement, son usage de l'inconscient structuré comme un langage.

D'où 20 ans après, il y a toujours un élève de Laplanche un peu attardé qui explique, refait sa thèse pour expliquer que l'inconscient ce n'est pas métaphore et métonymie etc ... Quelqu'un qui n'a pas saisi qu'entre temps le paysage n'est plus le même..

C'est l'esprit d'escalier, on rattrape la marche ..

Mais on comprend, car Lacan, c'est confusant.

Quand il dit l'inconscient structuré comme un langage, mais comme un langage avec l'effet de l'Un tout seul.

Qu'est-ce que l'Un tout seul ? Le trauma de la langue. Le fait que le signifiant tout seul, avant d'être accroché à un autre signifiant, fait des trous dans le corps.

Un exemple de cela est Michel Leiris, avec sa mère dévastatrice jouant avec les petits soldats, image de lui-même. L'un d'eux manque de tomber, il le rattrape, et dit 'reusement'. Sa mère, froide, sèche comme une trique, lui dit : on dit pas 'reusement' mais 'heureusement'.

Donc voilà un mot tout seul : l'heureusement', qui marque un petit enfant qui, de sa vie, a eu un rapport avec le bonheur et l'heureux très difficile. Avant de faire une psychanalyse, il s'est tout de même suicidé en sortant des nuits de bordels avec Bataille, il s'est tranché la gorge.

C'est un sérieux, dans le genre triste, avec possibilité de passage à l'acte.

Ce garçon commence son oeuvre ainsi.

On a une sorte d'impact de la langue de la mère, qui utilise le langage pour dresser son fils dans des mécanismes qui ont fait dire de Leiris, par la suite, qu'il écrivait un français parfait.

Il a rendu impossible qu'on lui donne des leçons de français. C'est lui qui en donnait, personne d'autre !

L'on sent bien que face à la machine d'utilisation de l'autre, de cette présence de l'autre, l'impact de la langue, tout autant l'impact du désir de la mère, la façon dont la mère manipule la langue, le problème n'est pas la langue maternelle, le problème est comment la mère parle sa propre langue. Dans le style 'on ne dit pas reusement'.

L'on a à faire à cet autre féroce et éducateur, avec un certain trauma de la langue de l'Un tout seul. Il a dû se battre ensuite pour essayer de faire de ce 'reusement' à quoi il a été identifié, pour son malheur, à ce qui se dit mal, ce qui du bonheur n'arrive pas à se dire, ce qui reste ainsi, pouvant être toujours cassé. Lui-même, comme ce soldat qui tombe, cette identification foncière aux jouets cassés, perdus .. Il a dû surmonter tout cela, il s'est accroché ensuite à toutes les biffures de la langue ... et écrire, faire de cela un triomphe sur cet autre qui lui parlait ainsi.

On pourrait dire que le *Ya d' l'Un* est ce qui se répète de la rencontre manquée, provoquée par le traumatisme de la langue. La langue fait effraction dans la perturbation du système du besoin.

FA : cela me permet d'essayer de répondre à la question que vous m'avez renvoyée sur l'allostasie. Je reviens là-dessus : si l'on se dit la langue a un côté sens, signification, S 1 S2, chaîne signifiante, mais la langue à un moment on y entre. En cela la langue est comme un réel, non sens, tout à fait extérieur, qui a en même temps un rapport de nécessité, c'est-à-dire une dimension .. On pourrait dire que la langue est un parasite, mais un parasite nécessaire, salvateur. Raison pour laquelle on peut se dire qu'il y a toujours deux versions dans cette question de la pulsion de mort, ou plus exactement de la destructivité. On pourrait dire qu'il y a une destructivité de mort, qui est le malaise dans la civilisation, l'effort en clinique extrême de la destruction, le malaise individuel aussi bien que collectif, et également entre guillemets 'une destruction de vie'. Le travail de créativité, de création, le travail de l'artiste, le travail de l'écrivain a ce côté 'solution' qu'il invente à partir d'une impasse.

C'est peut-être ainsi que l'on peut comprendre ta façon de rebondir sur mon opposition empruntée à Miller, dans ce cours du 14 janvier 2009, entre une jouissance - excès et cette jouissance - satisfaction, dont lui-même dit que cette jouissance - satisfaction est le rétablissement, si je puis dire, d'une homéostasie supérieure. Je l'ai greffée là alors que c'est contraire à ma position refusant toute analogie. Mais de temps en temps, c'est tentant, l'analogie aide à penser. La jouissance - satisfaction est le rétablissement si je puis dire, je cite Miller : 'd'une homéostasie supérieure'

Il y a un fonctionnement qui inclue l'excès, qui le routinise, ce que Lacan a appelé le sinthome. Qui va tout à fait dans le sens de l'écoute que tu as eu de ce développement. A savoir que l'on retrouverait d'un côté le symptôme, le sens, la vérité, l'autre, le S 2 , et de l'autre côté le hors sens, le constat, le S 1 , l'autre jouissance, et le sinthome. Qui est la solution, la fabrication. On pourrait dire que c'est une sorte d'homéostasie allostasique, d'homéostasie satisfaction, que certains artistes, certains sujets .. peut-être aussi le travail analytique, pas même le travail analytique poussé jusqu'au bout, l'analyse du dernier point de la passe, mais tout un travail analytique qui consiste au fond de permettre au sujet, à partir de son impossible ou de son impasse, de le transformer en une

solution qui inclut l'impasse si l'on veut, dans une certaine mesure. Qui apporte satisfaction. Une solution qui inclut l'impasse.

E.L : en effet, tel que vous le commentez, vous vous renvoyez la balle et rebondissez, cela me paraît très convaincant cette idée que la satisfaction de fin de cure, dont parle Lacan dans une conférence américaine, n'est pas la satisfaction du principe de plaisir d'avant. C'est une satisfaction post 'au-delà du principe de plaisir'. Ce qu'a très bien isolé, quel jour ?

F.A : 14 janvier 2009

E.L : 14 janvier 2009, je ne l'avais pas présent à l'esprit, cela me paraît très bien isolé cette idée qu'il y a en effet dans le sinthome une routinisation, une inscription, un usage, une façon de faire avec, quelque chose de moins mortel dans la jouissance, qui peut s'inscrire dans la vie.

F.A : et cela est très important dans le maniement, la conduite de certaines cures qui ne vont pas réduire le symptôme, l'impasse, par le fait de l'analyse, mais va donner un autre destin, que certains ont pu trouver dans une voie artistique. L'artiste, l'écrivain en cela enseignant, l'écriture ..

R.S : oui, il y a une question de Jacqueline Nanchen

J.N : je m'autoriserais une petite boutade, enfin un petit jeu de mots, avec tout le respect que j'ai pour Jacques-Alain Miller et pour Eric Laurent, j'ai une question Je vais essayer de faire mon jeu de mots sans me tromper :

Si Jacques- A l'Un Mi-l'air met à l'autre, c'est Lors-en Eric !

Et à chaque fois on voit la répétition à l'oeuvre, on revient à l'Un et l'autre. Vous avez parlé de la jouissance, des jouissances de l'autre. C'était cela au-delà du principe de plaisir, tout en comprenant bien que cela passe par l'Un. Car chaque fois, l'on a été coupé

E.L : sur le chemin de la jouissance ! Et là, les femmes s'insurgent ! C'est un scandale, toujours l'Un et on voit le style fétichiste, style masculin, alors que l'autre .. Effectivement, c'est important de dire, de qualifier la jouissance autre. En effet, c'est à secouer. Et cela secoue toujours la psychanalyse de situer cela.

Qu'est-ce que cette jouissance ? Ce n'est pas une jouissance auto-érotique, mais tout de même c'est une jouissance qui a à voir avec la solitude. Et la façon dont Jacques 'A l'Un' commente le livre de Catherine Millot, *ô solitude*, solitude c'est Alfred Deller, chantant une musique de Shakespeare. La jouissance féminine a le plus profond rapport avec la solitude avec l'autre.

D.S : vous aviez dit une fois quelque chose que je trouvais très bien sur la jouissance féminine. Vous étiez dans une ville de France, je ne sais plus laquelle. Vous aviez dit, d'une certaine manière je l'ai entendu comme une réponse, ' Les femmes, que veulent-elles ? Les femmes veulent être aimées (les hommes aussi), et jouir en silence.'

Cela me répondait quelque chose dans la question de la solitude peut-être.

E.L : tout à fait

D.S : car le silence, c'est la solitude. On ne trouve pas l'autre

E.L : la solitude .. Comment cela on ne trouve pas l'autre ? Dans la solitude, c'est là où l'on a le plus profond sentiment de l'autre.

D.S : c'est un autre visage tout de même

E.L : les femmes veulent être aimées. Cela, la façon dont Lacan subvertit .. Après tout, pourquoi cela a-t-il touché les féministes ? Les féministes françaises avaient un discours structuré par Simone de Beauvoir. Le féminisme de Simone de Beauvoir consiste à dire :

Les femmes n'ont pas eu la parole dans l'histoire, on leur a coupé le sifflet, ce que l'on fait toujours, car les hommes parlent parce qu'elles n'ont pas pu agir. Comme elles n'ont pas été sujets de leur action, elles ne peuvent pas la décrire elles-mêmes. Donc les femmes sont un point de silence, et elles laissent aux hommes le soin de parler d'elles. Elles sont vides, elles ont un être vide, raison pour laquelle elles demandent aux hommes de parler d'elles.

Lisez les chapitres finaux du *Deuxième Sexe*, dans lesquels il y a la mystique, l'amoureuse .. Figures reprises par Lacan. Ce n'est pas simplement, comme le croit Madame Roudinesco, parce qu'il est catholique qu'il a touché à la mystique catholique. Il y a touché aussi car, avant lui, le féminisme a beaucoup appuyé sur la mystique féminine. Lacan n'a pas sorti cela ex nihilo. A la place, il dit que cela n'a rien à voir avec l'histoire. C'est son pari.

Bien entendu, les femmes vont prendre la parole, toujours plus. Et bien sûr elles vont être le sujet de l'action. Et en effet, on les aura partout ! Il l'annonçait : présidentes de la république, pilotes d'aviation, générales en chef d'armée, indépendamment des professions déjà entièrement féminisées comme le soin, la psychanalyse, la médecine, l'enseignement etc ..

Bien sûr, il y aura cela.

Néanmoins, il y a un rapport très profond avec le silence, qui est l'absence de bavardage, laissé du côté des femmes. Les femmes, en effet, 'on' les dit femmes, il s'agit de la manière dont Lacan résume le point de vue de Simone de Beauvoir. Les hommes passent leur temps à cela. Et les femmes sont, en effet, le point d'ancrage de ce discours. Elles sont la cause.

'Aime-moi. Si tu m'aimes, parle-moi', laissant leur partenaire .. D'où l'idée, le style éroto-maniaque de l'amour féminin, puisque dans l'érotomanie l'autre parle tout le temps. Il dit constamment ce qu'il doit faire pour être aimé : 'tu dois faire cela. Si tu m'aimes, fais ..'

À fond la caisse .. Le sujet érotomane témoigne de cette joie incommensurable d'avoir l'autre qui parle tout le temps et donne les ordres. Ce n'est pas le style masochisme féminin. C'est la folie. Mais par rapport à ce point, dans ce style, cette dissymétrie, Lacan veut maintenir que la jouissance autre est une jouissance comme telle. Ce n'est pas en modifiant les conditions historiques, il faut certainement des conditions historiques pour que cela apparaisse, mais pas du type on va changer les femmes, on les fait rentrer dans l'ordre du contrat, et tout va ensuite bien se passer. Cela va disparaître, cela va changer.

Non. Cette jouissance autre va continuer mais sous d'autres formes. Qui ne seront plus celles des figures .. d'où le fait que Jacques-Alain, commentant le livre de Catherine Millot *ô solitude*, dit 'voilà une forme de mystique cool, non pas la mystique dérivée du discours catholique, mais une mystique dérivant du discours psychanalytique, et qui met en avant ce dialogue'.

Dans la psychanalyse, celui qui avait eu l'idée 'c'est quand l'on est seul que l'on est le plus avec l'autre', c'est Winnicott. Il expliquait par rapport au grand truc mélancolique de Mélanie Klein sur la solitude, *Solitude* .. Elle qui a été marquée par cette série de deuils à répétition etc .. En effet, quand elle parle de la position dépressive, elle sait de quoi elle parle.

Au côté laissé tombé par l'autre, Winnicott répond *on solitude*, comme un processus constructif où l'on est seul avec un autre.

D.S : la capacité d'être seul.

E.L : voilà. La capacité d'être seul c'est avec un autre.

Lacan radicalise cela, sur le thème ce n'est pas le problème d'être seul avec un autre avec la célèbre petite activité, et toutes les choses quelque peu étranges ..

R.S : ..érotique en présence de l'autre

E.L : oui, on voit que Winnicott avait une passion d'être un enfant, qui est tout de même extraordinaire. Mais l'idée de ceux qui sont seuls avec l'autre, sans la petite activité mais avec des symptômes énormes etc .. ce sont les mystiques. Elles sont seules, complètes, tout en parlant à Dieu, qui leur fait des trucs .. Justement Dieu ne fait que leur parler. Elles ont des expériences de jouissance tout de même radicales, avec .. qui était en correspondance télépathique avec plusieurs divines, elle avait des stigmates comme les avait eus St François d'Assise, ce qui pose des problèmes théologiques. Comment la créature peut-elle avoir les plaies du Créateur ? St François est passé à deux doigts du bucher. C'était mal parti ! Il a trouvé un pape, Innocent IV ou III, qui a bien fait les choses. Mais toutes les biguines avec leurs stigmates comme le Christ, cela posait de gros problèmes théologiques.

Ce n'est donc pas avec la petite activité que l'on se retrouve seul avec l'autre, c'est avec un branchement là-dessus, évidemment différent au XIIIe siècle et au XXIe siècle ! Mais au XXIe siècle, il y a le branchement. En effet, Catherine Millot, Marguerite Duras bien sûr en a témoigné : 'La féminité, c'est la maladie du refus', disait-elle. Être seul, refus de tout. Seul avec l'autre.

Vous avez là la variante 'cool mystique' qui est intéressante. Sans doute.

Quand il y a un certain discours féminin qui parle, tout à fait dans le XXIe siècle, avec les conditions entièrement changées par rapport à ce que racontait Beauvoir, eh bien l'on voit monter non pas cet autoérotique mais seul. Ce sont des styles de l'amour, et de la jouissance car Lacan parlait des styles de l'amour avant de faire sa théorie des jouissance, il y a le style de l'amour et ce qui peut s'écrire, totalement différent, au niveau de la jouissance.

Autre chose. Marlène Belilos citait les textes de Freud sur la mort. Sur le thème ' la mort n'est pas imaginable, il faut s'habituer, etc..' .

Il faudrait prendre ces phrases dans le détail. Vous les avez ?

M.B : oui

E.L : pouvez-vous retrouver la phrase exacte de Freud ?

M.B : oui. Je cherche.

E.L : perdu dans l'ordinateur

M.B : non non !

F.A : dans quel texte ? Car j'ai Freud ..

M.B : dans *le loup et la mort*

F.A : tu as trouvé

M.B : oui, je crois

E.L : il y a tout de même des trucs plus puissants de recherche dans les ordis

M.B : oui, n'est-ce pas ?! Vous avez sûrement raison !

Le voilà .. Il dit à la fin ..

J'étais sur la préface de Jean Ziegler ! Ce n'est pas pareil !

Non, écoutez, je n'arrive pas à le trouver

E.L : si l'on n'a pas les références exactes, je voulais simplement dire : on voit la façon dont ..
Vous avez, vous, la phrase ?

F.A : je ..

E.L : l'habitude, le côté s'habituer à la mort,

M.B : c'est cela, oui

E.L : c'est cela ?

M.B : il reprend la phrase en latin : si tu veux la guerre

R.S ou F.A : si tu veux la paix, prépare la guerre

E.L : para bellum

M.B : voilà, et il reprend en disant : si tu veux la vie, prépare ta mort.

E.L : oui. Par rapport à cela, vous avez en mémoire la conférence de Louvain de Lacan

M.B : oui, c'est ce que je cite au tout début.

E.L : qui est vraiment prendre la chose exactement à l'envers :

'Vous qui êtes là, avec l'existence que vous vivez, vous croyez que vous pourriez la supporter s'il n'y avait pas la mort ? Si vous n'aviez pas l'idée que vous pouvez vous suicider à tout moment, vous croyez que vous pourriez supporter cela ?'

Cela faisait tout de même de l'effet car c'est prendre la chose exactement à l'envers : l'évidence de la mort est absolument nécessaire. Ce n'est pas que l'on s'habitue, mais la condition même pour continuer à vivre.

C'est une intuition chez Lacan qui vient de loin, car dans la conférence de Louvain ..

M.B : voilà, Lacan à Louvain

E.L : ' Si vous n'y croyez pas à la mort, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez si vous n'étiez pas solidement appuyé sur cette certitude que ça finira un jour ? '

Effectivement, ce n'est pas de l'ordre de ' oh non ! Ce n'est même pas pensable, on ne sait pas '.

C'est une certitude, ce qui vous permet de supporter l'existence misérable que vous avez.

C'est tout de même dans le texte d'Hamlet que je devais lire hier, où il parle précisément de l'au-delà, de la mort, il parle de la singularité de la position du père dans Hamlet, à savoir : le père est damné.

Très particulier. Le ghost vient des flammes de l'enfer,

' Néanmoins Hamlet, c'est en sceptique, en élève de Montaigne lui a-t-on dit, qu'il s'interroge *to be or not to be*, dormir, rêver peut-être, '

Ce serait cela la position du sceptique. Le sceptique n'est pas celui qui a la croyance en la mort.

Mais celui qui dit oui, peut-être ..

Sceptique. Position de Montaigne, qui est une position très importante du catholicisme à la Renaissance.

Il dit : ' Cet au-delà de la vie nous délivre-t-il de cette vie maudite, de cet océan d'humiliations et de servitudes qu'est la vie ? '

Applaudissements

M.B : on va juste citer les deux livres

R.S : j'ai déjà cité Eric Laurent, *Lost in cognition*, et François Ansermet, Pierre Magistretti, *Les énigmes du plaisir*.

On va devoir arrêter, on aurait bien voulu continuer encore et encore ! Mais il y a un train, il y a quelques jours, Alexandre Stevens a raté le train. Il y en avait un heureusement dix minutes plus tard. Mais le vôtre ne sera pas suivi par un autre dix minutes plus tard !

La prochaine fois : le 8 novembre, avec Sophie Marret et Beatriz Premazzi.

Merci. Au revoir !

Applaudissements

Transcrit par Lily Naggar